

# **L'ibadisme dans les sociétés de l'Islam médiéval**



Modèles et interactions

Edited by  
Cyrille Aillet

**DE GRUYTER**

Ouvrage publié avec le soutien de l'Institut Universitaire de France  
et du CIHAM – UMR 5648.



**institut  
universitaire  
de France**



ISBN 978-3-11-058379-3

e-ISBN (PDF) 978-3-11-058439-4

e-ISBN (EPUB) 978-3-11-058416-5

ISSN 2198-0853

**Library of Congress Control Number: 2018938408**

**Bibliographic information published by the Deutsche Nationalbibliothek**

The Deutsche Nationalbibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliografie;  
detailed bibliographic data are available in the Internet at <http://dnb.dnb.de>.

© 2018 Walter de Gruyter GmbH, Berlin/Boston

Typesetting: Integra Software Services Pvt. Ltd

Printing and binding: CPI books GmbH, Leck

[www.degruyter.com](http://www.degruyter.com)

# Contents

Liste des figures — XI

## Part I: Introduction

Cyrille Aillet

1 **Une étude des modèles politiques et sociaux de l'ibadisme médiéval — 3**

Fred M. Donner

2 **Reflections on History and Historiography of the Early Ibadis — 14**

Michael Brett

3 **Ibadism in the societies of mediaeval Islam: a few remarks — 19**

## Part II: La période de formation

Adam Gaiser

4 **“The World thus became severed from them:” Khārijī and Ibādī concepts of *shirā'* in their Near Eastern context — 25**

Wilferd Madelung

5 **Some reflexions on the origins of the Ibādīyya and Zaydiyya — 42**

Radhi Daghfous

6 **Le kharijisme ibadite au Yémen et au Ḥaḍramawt à travers la révolte: d'Ibn Yaḥyā al-Kindī à la fin de l'époque omeyyade — 48**

Sergueï A. Frantsouzoff

7 **Les ibādītes du Ḥaḍramawt : quelques suggestions généalogiques et historiographiques — 63**

Ersilia Francesca

8 **Law and Politics in the Early Ibādī Communities: Abū 'Ubayda al-Tamīmī's *Risāla* to Abū 'l-Khaṭṭāb al-Ma'āfirī — 72**

Helena de Felipe

9 **The *Butr* and North African Ibādism: praise and criticism of the Berbers — 88**

### Part III: Territoires et sociétés

Abdulrahman al-Salimi

- 10 The political organization of Oman from the Second Imamate period to the Ya'rūba: rereading Omani internal sources — 113**

Ibrahim Bahaz

- 11 Réflexions sur la nature du pouvoir rustumide — 127**

Chloé Capel and Abdallah Fili

- 12 Sijilmāsa au temps des Midrārides : nouvelles approches historiques et premier bilan archéologique — 137**

Virginie Prevost

- 13 Essai de cartographie des groupes dissidents dans le Maghreb ibadite — 169**

Paul M. Love, Jr.

- 14 An Ibadī Islandscape: Ibadī Communities on Djerba in the Medieval Period — 190**

Cyrille Aillet

- 15 Wārjlān, un foyer de l'ibadisme médiéval aux marges du Sahara — 207**

Mohamed Meouak

- 16 Les communautés ibadites du nord du Sahara au Moyen Âge : espace et société dans la région de l'oued Rīgh — 244**

Mounia Chekhab-Abudaya

- 17 Analyse comparative de l'organisation urbaine des *qṣūr* du Sud-Est algérien (Rīgh, Miya, Mzāb et al-Manī'a) — 276**

### Part IV: Réseaux et interactions

Paul E. Walker

- 18 Fatimid Conflict with the Ibādīs and the Ibādī Version of the Imamate, in North Africa and in the East — 303**

Mohamed Hassen

**19 Le pouvoir almohado-hafside et les ibadites en Ifrīqiya — 315**

Allaoua Amara

**20 L'ibadisme et la malikisation du Maghreb central: étude d'un processus long et complexe (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup>/X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) — 329**

Moez Dridi

**21 La communauté ibadite entre Orient et Occident musulmans (III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle): une histoire d'échanges et de construction identitaire — 348**

**Index des noms de personnes — 367**

**Index des noms de lignages, de tribus et de groupes religieux — 371**

**Index des noms de lieux — 373**

**Index thématique — 376**

Chloé Capel and Abdallah Fili

## 12 Sijilmāsa au temps des Midrārides : nouvelles approches historiques et premier bilan archéologique

**Abstract:** Sijilmāsa in the time of the Midrārids: new historical approaches and first archaeological assessment.

Studies about Khārijism in Morocco today remain unusual despite the historical weight of a powerful Ṣufrī emirate born in the region in the course of the second/eighth century in Sijilmāsa. The main reason for this historiographic weakness is undoubtedly the scarcity of historical sources documenting this period and the fact that no local source, like Ibādī literature, is known to date. The purpose of this text is twofold: first, it proposes a rereading of medieval Arabic texts dealing with the Ṣufrī founding of the dynasty of Sijilmāsa, the Midrārids, with particular emphasis on the birth of the movement as well as on its tribal organization and basis; then, this text focuses on the exploitation of the archaeological data resulting from the Moroccan-American excavations of Sijilmāsa (1988–1998) in order to gain a new perspective on the later periods of the city's history by means of these mainly unpublished documents. The purpose of highlighting these data is to initiate documentation on Khārijī Ṣufrī societies of Morocco and beyond to start a discussion about whether or not it is possible to identify a Khārijī (here Ṣufrī) organization through archaeology.

**Keywords:** Sijilmāsa, Tāfilālt, Ṣufrism, archaeology

Les deux premiers siècles de l'histoire de Sijilmāsa demeurent étroitement associés à l'essor et à l'affirmation du mouvement kharijite maghrébin. En effet, l'émergence politique et économique de la ville saharienne coïncide également avec l'adoption du kharijisme par la dynastie au pouvoir, le clan midrāride : celui-ci érige en dogme officiel ce courant doctrinal, depuis la fondation de la cité, officiellement établie en 140/757–758, jusqu'à l'abandon de l'hétérodoxie, tout juste deux siècles plus tard en 342/953–954, et ce avant même que la famille régnante ne soit finalement destituée en 366/976 par les Maghrāwa, alliés des Omeyyades de Cordoue. La connaissance de la période kharijite de Sijilmāsa repose jusqu'à

---

**Chloé Capel**, UMR 8167 Orient et Méditerranée, Equipe Islam médiéval, [chloe.capel@gmail.com](mailto:chloe.capel@gmail.com)  
**Abdallah Fili**, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Chouaïb Doukkali, al-Jadida, CIHAM-UMR 5648, [filimas@gmail.com](mailto:filimas@gmail.com)

<https://doi.org/10.1515/9783110584394-012>

ce jour essentiellement sur l'examen des écrits médiévaux, au premier rang desquels le texte d'al-Bakrī fait figure, en dépit de l'existence de plusieurs autres sources, de principale référence. Depuis un demi-siècle environ, cette histoire haute de Sijilmāsa a été restituée dans plusieurs études spécifiquement dédiées aux siècles midrārides de la ville : Charles Pellat est, en 1954, le premier à aborder l'histoire de l'émergence de la cité saharienne dans son article *Banū Midrār* de l'*Encyclopédie de l'Islam* ; mais les études les plus complètes demeurent à ce jour celles de Maḥmūd Ismā'il 'Abd al-Rāziq et celle de Muḥammad 'Abd al-Qādir al-Khaṭīb respectivement éditées en 1985 et 1989 ; en langue française, les synthèses doctorales de Mohamed Mellouki (1985) et Ahmed Ramsi (2001) présentent également un panorama argumenté des siècles midrārides ; récemment, Paul Love (2010) offrait à la communauté anglophone un article précis faisant le bilan de ce demi-siècle d'historiographie.<sup>1</sup> Ces travaux permettent aujourd'hui de fixer assez sûrement le cadre de l'histoire dynastique midrāride.

Néanmoins, l'étude de la période haute de Sijilmāsa ne peut se satisfaire de cette seule approche textuelle : y persistent de vastes zones d'ombres limitant la compréhension plus fine, tant historique que sociale et économique, de ces deux siècles, pourtant cruciaux, de construction de la cité saharienne. En cela, l'archéologie vient depuis peu au secours de la discipline historique. Jamais réellement perdu, mais formellement identifié comme tel dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle,<sup>2</sup> le site archéologique de Sijilmāsa se développe au cœur de l'oasis du Tāfilālt (Fig. 12.1 et 12.2). L'équipe italienne dirigée par Boris de Rachewiltz est la première à y organiser un programme de fouilles de grande ampleur, en 1971 et 1972, lors de deux campagnes d'un mois qui n'ont toutefois été publiées que sommairement et n'autorisent pas d'avancée historique significative.<sup>3</sup> Un second programme est mené en 1974 par l'inspecteur des monuments historiques de la région Meknès-Tāfilālt, Mohamed Ben Shemsi, durant lequel plusieurs sondages sont réalisés aux abords des ruines de la grande mosquée. Ces travaux demeurent inédits.<sup>4</sup> Le plus important chantier entrepris à ce jour<sup>5</sup> reste le

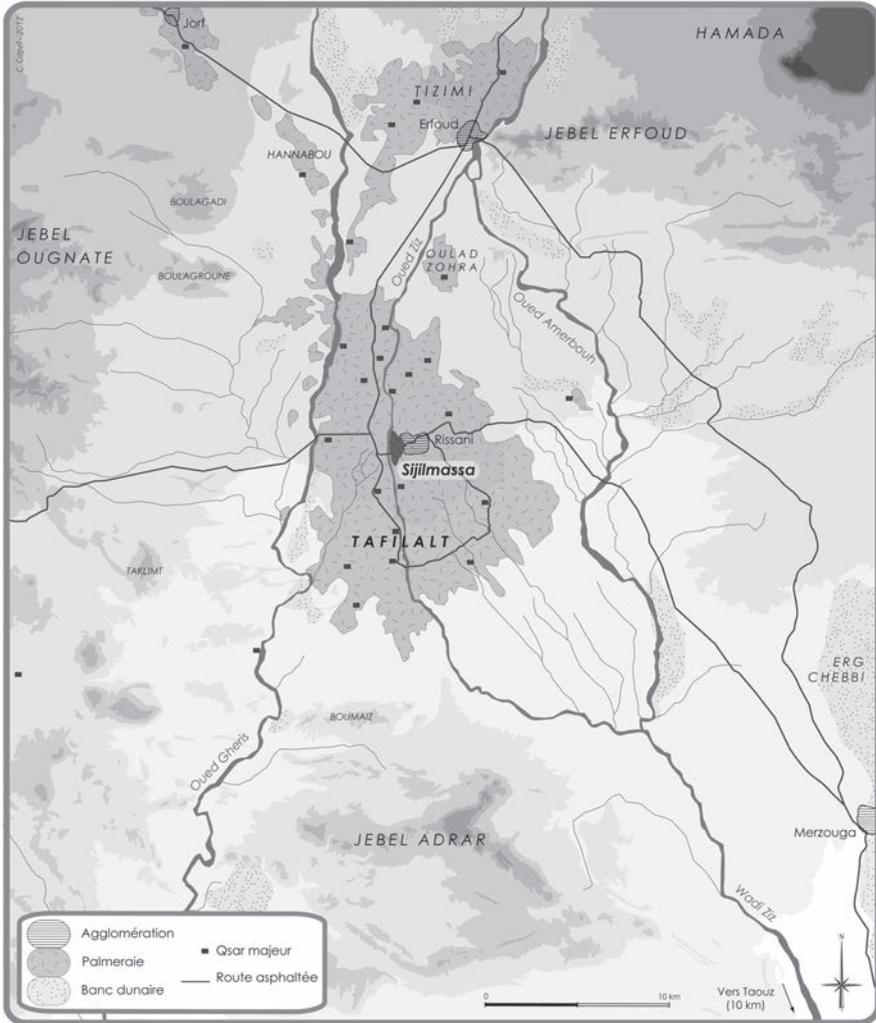
1 C. Pellat, « Les Banū Midrār » ; M. 'Abd al-Rāziq, *Al-Khawārij fi bilād al-Maghrib* ; M. A. al-Khaṭīb, *Duwaylat Banī Midrār* ; M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, p. 51-158 ; A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midrāride*, p. 208-299 ; P. Love, « The Sufiris of Sijilmassa ».

2 H. Dastugue, « Quelques mots au sujet de Tafilet et de Sidjilmassa », p. 369.

3 B. Rachewiltz, « Missione etno archeologica nel Sahara Maghrebino », p. 526-529, 551-557. Ce programme avait été précédé peu de temps auparavant par une mission organisée par le Service des Antiquités marocain mais ni les dates d'exécution, ni les auteurs, ni la localisation et encore moins les résultats de ce projet ne sont connus.

4 R. Messier, N. Mackenzie, « Archaeological survey of Sijilmassa, 1988 », p. 267.

5 Depuis l'hiver 2011-2012, une équipe franco-marocaine dirigée par François-Xavier Fauvelle-Aymar (TRACES) et Larbi Erbatī (INSAP) reprend des fouilles et divers autres travaux de terrain à Sijilmāsa.



**Fig. 12.1:** Carte de la plaine du Tāfilālt et localisation du site archéologique de Sijilmāsa : le site, aujourd’hui cerné par la ville moderne de Rissani, se situe au cœur de l’oasis du Tāfilālt, sur la rive orientale du Ziz (PAO: Chloé Capel)

programme maroco-américain dirigé par Ronald Messier et Larbi Erbaty entre 1988 et 1998. Au cours de cette décennie, le MAPS (Moroccan-American Project at Sijilmāsa) mène six campagnes de fouilles de un à deux mois, associées à des prospections régionales, un volet géographique, une étude paléobotanique, des enquêtes orales et une réflexion patrimoniale, révélant pour la première fois un



**Fig. 12.2:** Vue partielle du principal tell archéologique de Sijilmāsa. Au premier plan, un cimetière musulman moderne; à l'arrière-plan, la tour du château d'eau, construit sur le site, dont l'implantation tire parti des levées de terrain formées par les buttes anthropiques (cliché Chloé Capel, 2011)

panorama archéologique du site (Fig. 12.3). Cet important travail reste malheureusement insuffisamment publié : quoique les principales découvertes aient fait l'objet de plusieurs articles ciblés, ces derniers sont de qualité inégale et pour certains pâtissent de conditions de diffusion défavorables.<sup>6</sup> Par ailleurs, beaucoup n'ont été écrits que dans la perspective d'une publication monographique détaillée qui, quinze années après la fin des fouilles, a peine à se concrétiser.<sup>7</sup> De fait, en dépit de leur apport historique considérable, les découvertes du MAPS

<sup>6</sup> R. Messier, « Local Economy and Long Distance Trade in Medieval Sijilmasa » ; L. Taouchikht, « La céramique médiévale de Sijilmasa » ; R. Messier, « Sijilmāsa : l'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Ouest de l'Afrique » ; J. Miller, « La viabilité de l'environnement dans les oasis du Tafilalet » ; D. Lightfoot, J. Miller, « Sijilmasa : the rise and falloff of a walled oasis » ; J. Miller, « The Tafilalet oasis of Southeastern Morocco » ; R. Messier, « Sijilmasa. Five seasons of archaeological inquiry » ; R. Messier, « The grand mosque of Sijilmasa » ; L. Taouchikht, « Aspect monumental de Sijilmasa » ; R. Messier, « Le plan de Sijilmasa révélé par GIS » ; J. Miller, « The interconnections of Sijilmasa, Ghana and the Almoravid movement » ; R. Messier, N. Mackenzie, « Sijilmasa : an archaeological study – 1992 » ; R. Messier, « The transformation of Sijilmasa » ; A. Fili, R. Messier, « La céramique médiévale de Sijilmasa » ; L. Taouchikht, « *Ūmrān Sijilmāsa* » ; R. Messier, A. Fili, « The earliest ceramics of Sijilmasa ».

<sup>7</sup> La publication récente (juin 2015) aux Presses de l'Université du Texas de la monographie du MAPS, attendue depuis le début des années 2000, apporte une conclusion au programme américain et participera certainement à réhabiliter ce travail : R. Messier, J. Miller, *The Last Civilized Place: Sijilmasa and its Saharan Destiny*.



demeurent peu exploitées et même sous-estimées. C'est pour tenter de pallier ce discrédit abusif que, dans le cadre d'un travail doctoral en archéologie entrepris en 2009, les archives de fouille du MAPS ont fait l'objet d'un réexamen précis aboutissant au renouvellement et à l'actualisation du corpus de données de la mission américaine.<sup>8</sup> Initiée dans ce cadre doctoral, la réflexion développée dans ces lignes se nourrit des travaux du MAPS, de recherches de terrain complémentaires et d'une relecture ciblée des sources textuelles, principalement l'ouvrage d'al-Bakrī, puisque ce dernier constitue encore le cœur des connaissances réunies au sujet des Midrārides. En formulant plusieurs nouvelles hypothèses de travail sur l'histoire du siècle d'émergence de Sijilmāsa, tout en rendant publics les premiers vestiges matériels attribuables à la période kharijite de la cité, cette réflexion permet de mieux appréhender les conditions et les modalités de l'essor et de la construction de la ville et de mieux cerner le rôle précis qu'a tenu le kharijisme dans ce processus politique et économique.

## **Naissance d'un Etat, naissance d'une cité : de la vulgate bakrienne à la compréhension des processus historiques**

La date de 140/757–58, telle qu'avancée par al-Bakrī, reste aujourd'hui la date retenue pour la fondation officielle de la ville de Sijilmāsa. L'auteur andalou, le premier à développer une description historique, et plus seulement géographique, de la ville saharienne, déroule dans son texte l'histoire dynastique des premiers siècles de la cité.<sup>9</sup> À sa suite, l'anonyme *Kitāb al-Istibṣār*, les écrits d'Ibn Abī Zar', d'Ibn 'Idhārī, et dans une moindre mesure ceux d'Ibn al-Khaṭīb reprennent presque mot pour mot cette histoire midrāride.<sup>10</sup> Al-Bakrī explique l'émergence de l'État filālien à l'aune du prosélytisme ṣufrite qui avait trouvé, dans les terres pastorales du Maghreb méridional, un terreau favorable à ses prédications. Le Miknāsī Abū 'l-Qāsim Samgū, (récemment ?) installé au Tāfilālt

<sup>8</sup> C. Capel, *Sijilmassa et le Tafilalt (viii<sup>e</sup> – xiv<sup>e</sup> siècles) : éclairages sur l'histoire environnementale, économique et urbaine d'une ville médiévale des marges sahariennes*, thèse inscrite à l'Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Jean Polet. Soutenue le 8 juin 2016.

<sup>9</sup> Al-Bakrī, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. p. 148–152, trad. p. 282–290.

<sup>10</sup> *Kitāb al-istibṣār*, p. 201 ; Ibn Abī Zar', *Al-Anīs al-muṭrib bi rawḍ al-qirṭās*, p. 88, 90, 100 ; Ibn 'Idhārī, *al-Bayān al-mughrib*, p. 1, 71, 79, 82, 97, 106–107, 139, 152–157, 185, 197, 206, 222, 230–231, 255, 282 ; Ibn al-Khaṭīb, *Mī'yār al-ikhṭiyār*, p. 180–181 ; *Id.*, *A'māl al-a'lām*, III, p. 137–149 ; Ibn Khaldūn, *Kitāb al-'Ibar*, VI, p. 138, 147, 171–174.

et porteur de la flamme kharijite qu'il a entretenue depuis une formation en terres ifriqiyennes, où il aurait suivi l'enseignement de 'Ikrima lui-même, parvient à fédérer autour de lui quelques pasteurs nomadisant aux alentours. Ceux-ci, fraîchement convertis à l'égalitarisme revendiqué de l'islam de Baṣra, se constituent rapidement en un État modèle, où seuls les meilleurs musulmans sont dignes de la charge communautaire. Quarante hommes forment ce premier cercle qui, dans la logique ṣufrite, élit comme chef le plus avisé d'entre eux : un certain 'Īsā ibn Mazīd, qui affiche la particularité d'être noir, élément suffisamment exceptionnel pour qu'al-Bakrī en fasse mention. Ce détail pigmentaire confirme que les qualités humaines et les dispositions en matière de piété sont bien les seules à devoir théoriquement peser dans la balance du pouvoir, sans aucune interférence des réalités sociales, économiques, tribales ou ethniques. L'État sijilmāsien est un État kharijite fondé dans l'exemplarité doctrinale. Mais après quinze années de gouvernance, 'Īsā ibn Mazīd, sévèrement critiqué pour une gestion irresponsable des affaires communes, où sa couleur de peau est à nouveau et à dessein mise en exergue comme élément aggravant de ses fautes, est violemment écarté du pouvoir. Samgū est alors à son tour appelé à diriger mais il inaugure un cycle dynastique héréditaire Miknāsī. Sijilmāsa entre dans sa période royale, bientôt désignée comme « midrāride », du nom d'un des descendants de Samgū, Midrār, appelé à régner à partir de 208/823–824.

Les études du xx<sup>e</sup> siècle soulignent que l'arrivée d'un Miknāsī au sud du Grand Atlas se place certainement en conséquence plus ou moins directe des premiers faits d'armes ṣufrites au Maghreb, et notamment du soulèvement tangérois de Maysara en 122/739–740.<sup>11</sup> À l'issue de cette révolte, soutenue par des Miknāsa, Samgū, dont il est proposé qu'il ait été engagé au combat, aurait préféré marquer ses distances avec ce foyer révolutionnaire, portant peut-être déjà en lui en germe l'idée de former un nouveau pôle ṣufrite. Un autre événement est peut-être également responsable de cette migration : la victoire ṣufrite remportée, en 123/740, par Khalid sur les forces kairouanaises lors de la « Bataille des Nobles », suivie à peine deux ans plus tard par la défaite cuisante des mêmes troupes au pied de la capitale ifriqiyenne, cette dernière ayant probablement entraîné un morcellement et une redispersion des soutiens kharijites.<sup>12</sup> Quelle que soit la posture retenue, elle place le mouvement de Samgū dans une dynamique extrêmement conquérante du ṣufrisme maghrébin, en pleine affirmation face au califat de Damas, mis en difficulté sur de nombreux fronts. Le Tāfilālt, terre d'accueil de

11 M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, p. 55–59, p. 110 ; A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 234, 240 ; M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 48–49, 62.

12 P. Love, « The Sufri of Sijilmāsa », p. 177 ; A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 235 ; M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 70, 77.

Samgū, est, sans remise en cause d'al-Bakrī, considéré comme une terre abandonnée au pastoralisme, relativement hostile, dépourvue de richesses naturelles, où la densité démographique est des plus limitées, dans un contexte privé de tout cadre étatique ou autoritaire.<sup>13</sup> La fondation de l'Etat sijilmāsien, quoique certainement idéalisée, comme le reconnaissent la plupart des historiens, marque le basculement de la région vers une structuration toute islamique et ouvre la porte à une ère d'expansion économique et politique.

La relecture attentive du texte d'al-Bakrī, sans remettre en cause l'édifice historique récemment construit, invite à pousser plus loin la réflexion et à apporter un nouvel éclairage sur la question de la naissance du pouvoir sijilmāsien. Tout d'abord, la personnalité et les motivations d'Abū 'l-Qāsim Samgū pourraient avoir été moins lisses que l'image jusqu'alors restituée : même si sa participation en tant que figure des révoltes kharijites du second quart du VIII<sup>e</sup> siècle reste plausible, il convient de ne pas retenir uniquement des motivations prosélytes pour justifier la potentielle migration méridionale du personnage. L'arrivée au Tāfilālt, région très éloignée de l'épicentre şufrite maghrébin, pourrait avoir été motivée non par la perspective de la fondation d'un nouveau pôle religieux mais par un exil forcé, de nature politique ou sécuritaire, soit postérieur à la déposition de Maysara par ses propres troupes, survenue peu après la révolte de Tanger, soit consécutif à la défaite kharijite de 124/742 face à Kairouan. La piste du Sud n'est peut-être pas tant un choix délibéré qu'un pis-aller imposé par des tensions de nature politique ou doctrinale entre meneurs des différents mouvements rebelles. Quant à la formation de jeunesse à Kairouan auprès de 'Ikrima, figure du kharijisme oriental, elle paraît peu probable. Sans même évoquer les débats portant sur l'effectivité ou non de la présence de 'Ikrima en Ifrīqiya,<sup>14</sup> il reste peu vraisemblable que Samgū ait suivi des enseignements auprès du pieux personnage, pour une simple question de chronologie : Samgū s'éteignant sur le trône de Sijilmāsa en 167/783, et 'Ikrima étant réputé avoir été actif au plus tard à la fin du I<sup>er</sup> siècle/premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle, le Miknāsī pourrait au mieux avoir rencontré enfant son guide spirituel, mais il semble impossible qu'à cet âge l'enseignement revendiqué ait porté ses fruits. C'est peut-être parce qu'il était conscient de cette incohérence chronologique qu'Ibn Khaldūn rapporte le même récit de formation auprès de 'Ikrima mais en l'associant au père de Samgū, soit à la génération précédente.<sup>15</sup> Ainsi, cette filiation religieuse relève sans doute davantage de la construction hagiographique que d'une réelle transmission doctrinale

13 M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, p. 24, 55–59 ; A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 209, 211, 217 ; M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 113.

14 C. Pellat, « Les Banū Midrār » ; J. Schacht, « 'Ikrima ».

15 Ibn Khaldūn, *Kitāb al-'Ibar*, VI, p. 171–172.

directe, et en cela participe certainement à la légitimation de l'autorité miknāsī-e sur le Tāfilālt, autorité assise pour partie sur le prestige de l'Orient et sa supposée pureté dogmatique.

La « question noire », autour du premier gouverneur sijilmāsien, fréquemment invoquée par les historiens dans l'étude de l'exemplarité des fondements religieux et politiques de l'Etat filālien,<sup>16</sup> n'a été en réalité que peu analysée. Si 'Īsā « le Noir » est élu à la tête de la jeune communauté šufrite en pleine structuration, ce n'est peut-être pas tant pour des raisons purement éthiques et religieuses mais certainement, de manière beaucoup plus stratégique et pragmatique, pour intégrer le nouveau cercle de croyants à une structure de pouvoir préexistante dans la région, un pouvoir local, donc possiblement noir, dont il était difficile de s'affranchir.<sup>17</sup> Samgū n'est sans doute pas allé prêcher seul, au hasard, dans le désert, et en s'installant dans le Tāfilālt, il fait le choix de rejoindre une implantation humaine déjà solide, donc politiquement certainement déjà structurée, quelle que soit la nature de cette organisation. Ce choix, dans le cadre d'une représentativité minoritaire, impose de respecter la communauté d'accueil et d'y instiller progressivement les nouvelles aspirations religieuses et politiques venues de l'extérieur sans pour autant renverser l'ordre établi, ce qui serait considéré comme un affront et représenterait une source potentielle de réponse violente. Maintenir en place un chef déjà reconnu localement participe à cette stratégie : elle garantit une paix sociale sans interdire une évolution des mœurs ou même un renversement plus radical du système de manière ultérieure. En s'effaçant devant 'Īsā, Abū 'l-Qāsīm Samgū ne fait que maintenir en place l'autorité dont jouissait certainement déjà 'Īsā auprès des siens, quelle que soit cette stature. L'édulcoration de l'épisode fondateur de Sijilmāsa, qui fait des débuts de la ville un modèle parfait des aspirations kharijites, permettrait d'effacer une réalité beaucoup plus sévère : celle de croyants minoritaires, isolés dans une communauté éloignée des grands centres islamisés, dans laquelle ils ne possèdent ni reconnaissance ni surcroît d'autorité religieuse, et où ils se plient à un système (social, étatique, tribal) en place. Ainsi, Sijilmāsa n'est sans doute pas née du néant, en structurant des communautés de pasteurs isolés et sans attaches, mais de la transformation progressive d'un pouvoir local déjà bien affirmé.

À cet égard, le mythe fondateur du forgeron, systématiquement écarté de la reconstruction historique, apporte un éclairage nouveau qui justifierait sa mention chez al-Bakrī. En effet, ce dernier mentionne une seconde version de

16 A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 243–244 ; M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, p. 55–59, p. 111 ; M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 116.

17 Cette hypothèse a déjà été évoquée chez M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 117.

la fondation de Sijilmāsa, d'emblée considérée comme improbable : d'abord par l'auteur lui-même, qui invalide cette proposition mais l'expose tout de même pour une question de rigueur documentaire ; ensuite par l'ensemble de la littérature historique du xx<sup>e</sup> siècle qui ne retient de cette remarque qu'une anecdote confuse et dépourvue de réelle substance historique.<sup>18</sup> Cette seconde version rapporte l'existence d'un certain Midrār, forgeron de son état, qui aurait fui la Révolte du Faubourg de Cordoue en 203/818 et aurait fini par s'établir au Tāfilālt, où il aurait poursuivi son activité de forge, ravitaillant la région en outils et ustensiles divers et finissant par être reconnu comme chef par les pasteurs alentour. Du fait des incohérences dans les dates avancées, puisque la révolte cordouane suit de plus d'un demi-siècle la date de fondation officielle de Sijilmāsa, cette version alternative est généralement ignorée. Toutefois, même s'il demeure effectivement des incohérences chronologiques et généalogiques dans cette version,<sup>19</sup> le contenu même du récit invite à s'interroger : la fonction de forgeron n'est en effet pas si anodine que pourrait l'être celle de commerçant ou encore de paysan. C'est une fonction méprisée dans la culture islamique médiévale, tout particulièrement en Orient, où ce métier, associé à l'impureté et à la malhonnêteté, relègue les individus concernés qui l'exercent au plus bas de l'échelle sociale. Attribuer cette filiation à une dynastie n'est ordinairement pas sans ternir le prestige d'un pouvoir pourtant en quête de reconnaissance politique.<sup>20</sup> Or, sur le continent africain et dans le domaine saharo-sahélien en particulier, ce métier n'est pas perçu de manière comparable, et ce dès l'époque médiévale semble-t-il. Quoiqu'également soumis à certaines formes d'interdits et de mises à l'écart sociales, le forgeron y est reconnu pour son savoir-faire et sa supériorité technologique qui lui permettent d'être étroitement associé au monde symbolique de nombreuses sociétés sahéliennes contemporaines et subactuelles. Cette forme de pouvoir communautaire lui confère des qualités, sinon de chef, du moins de sage, dont la position sociale est apparentée à un groupe privilégié.<sup>21</sup> Ainsi, la filiation forgeronne

---

**18** C. Pellat, « Les Banū Midrār » ; M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, p. 79 ; A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 231–233 ; M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 114.

**19** La raison d'être de la référence à la révolte cordouane, sans aucune prise avec l'histoire réelle de Sijilmāsa, est en réalité à chercher du côté des Omeyyades d'al-Andalus, car c'est en péninsule Ibérique, dans le contexte de la conquête du Maghreb extrême, un siècle avant que n'écrive al-Bakrī, qu'est né ce mythe de fondation sijilmāsien alternatif. Il est très probable qu'il ait été conçu pour légitimer les revendications cordouanes sur le Tāfilālt et sur son or africain. Mais il pourrait néanmoins s'appuyer sur un réel fait historique (C. Capel, « At the dawn of Sijilmāsa »).

**20** J. Chelhod, « Qayn ».

**21** L. Heusch, « Le symbolisme du forgeron en Afrique », p. 62.

est à plusieurs reprises invoquée dans les généalogies de grandes dynasties ou lignages ouest-africains, y compris pour des périodes anciennes comme c'est le cas du royaume Sosso, au XII<sup>e</sup> siècle.<sup>22</sup> Sous cet angle nouveau, l'association du fondateur de Sijilmāsa avec un statut de forgeron trouverait une logique évidente dès lors que l'émergence de la structure politique a pour contexte un environnement culturel plus africain qu'arabe, situation somme toute logique au VIII<sup>e</sup> siècle au sud des Atlas. Cette version historique rapportée par al-Bakrī, totalement incompréhensible pour un auteur arabisé comme lui, renforce l'hypothèse d'un premier pouvoir « noir » à Sijilmāsa, fortement ancré localement, construit sur des stratifications sociales et des références politiques indigènes, plus que sur une idéologie orientale encore peu connue dans la région. Ainsi, ce mythe du forgeron en révèle peut-être beaucoup plus sur le contexte réel d'émergence de l'État filālien, dans un milieu non orientalisé et sans doute pas même encore islamisé, que ne le font les références plus laborieuses à 'Ikrima.

## **Sijilmāsa avant Sijilmāsa : l'hypothèse d'une structuration sociale et politique préislamique au Tāfilālt**

Comme évoqué précédemment, la zone ayant vu s'implanter la ville de Sijilmāsa n'est à aucun moment décrite, ni chez les auteurs médiévaux, ni dans l'historiographie contemporaine, comme une région où aurait pu exister une quelconque forme, sinon étatique, du moins de pouvoir, avant la fondation de la ville. Le Tāfilālt est, dans le sillage d'al-Bakrī, évoqué comme une vaste plaine offrant des pâturages favorables aux activités pastorales nomades mais au demeurant hostile et dépourvue de tout peuplement organisé ou de valorisation du territoire. Or, au regard de la démonstration précédente, il convient de ne pas écarter la possibilité de l'existence d'un pouvoir politique, quel qu'il soit, bien établi et structuré au Tāfilālt avant la fondation de Sijilmāsa. De même, la présence d'une population sinon dense, du moins non négligeable, dans la région est une hypothèse à ne pas omettre. Plusieurs arguments environnementaux<sup>23</sup> et archéologiques tendent à étayer cette option. Le principal d'entre est le nombre important de monuments funéraires préislamiques recensés dans le Tāfilālt, trace très

<sup>22</sup> G. Dieterlen, « Contribution à l'étude des forgerons en Afrique occidentale », p. 13 ; N. Levtzion, *Ancient Ghana and Mali*, p. 51.

<sup>23</sup> Ces derniers ne seront pas détaillés ici.

visible des occupations humaines précédant l'essor de Sijilmāsa. Aux portes des actuelles oasis du Tāfilālt se dénombrent par milliers, si ce n'est par dizaines de milliers, des aménagements funéraires dont la plupart sont des *tumuli*. Le secteur d'Erfoud, à une vingtaine de kilomètres au nord du tell archéologique de Sijilmāsa, est le seul à avoir fait l'objet d'études plus approfondies et de publications.<sup>24</sup> Ces sépultures ne sont malheureusement pas datées mais des structures morphologiquement comparables fouillées dans la région saharienne de l'oued Noun ont pu être récemment rattachées avec certitude aux premiers siècles de notre ère, voire même aux premiers siècles de l'Islam.<sup>25</sup> Les populations nécessairement associées à ces pratiques funéraires étaient donc établies dans la région : c'est une situation au demeurant peu surprenante au regard des conditions hydrologiques favorables, le Ziz et le Gheris, oueds coulant au Tāfilālt, étant jusqu'à une date récente des cours d'eau irrigués presque toute l'année.<sup>26</sup> Or de telles régions d'optimum environnemental au Sahara peuvent faire l'objet de regroupements démographiques lors des épisodes de péjorations climatiques, comme cela a été observé ailleurs au Sahara au tournant de l'ère.<sup>27</sup> Le Tāfilālt a ainsi pu concentrer des populations, y compris sédentaires, bien avant la fondation de Sijilmāsa.<sup>28</sup> Il serait même possible d'aller jusqu'à envisager une société urbaine préislamique au Tāfilālt, soutenue par l'essor d'une agriculture non irriguée en complément des ressources pastorales. Al-Bakrī ne nous apprend-il pas que la ville de Ziz s'est progressivement vidée de ses habitants au profit de Sijilmāsa?<sup>29</sup> La ville de Ziz n'a certes jamais été localisée, et la plupart des auteurs s'accordent à la placer bien en amont du Tāfilālt, dans les zones de plateaux du Haut Atlas. Mais cette localisation n'a jamais été confirmée par l'archéologie. Pour que Sijilmāsa ait eu une telle conséquence sur la démographie et le poids économique de Ziz, il convient d'envisager que cette dernière était implantée dans l'aire d'influence directe de la nouvelle cité, et sans doute bien plus près que ne le sont les hauts plateaux

---

24 J. Margat, A. Camus, « La nécropole de Bouïa au Tafilalt » ; A. Ruhlmann, « Les tumuli ».

25 Y. Bokbot, *et alii*, « Néolithique et protohistoire dans le bassin de l'Oued Noun (Maroc présaharien). Quelques données préliminaires », p. 320.

26 J. Margat, *Carte hydrogéologique de la plaine du Tafilalt*, p. 32

27 S. Amblard-Pison, « Villages et territoires villageois néolithiques d'une zone refuge au Sahara méridional ».

28 Nos travaux ont démontré que la mise en place d'une agriculture non irriguée était possible dans ce petit périmètre saharien, et ce grâce au régime hydrologique très original de l'oued Ziz (voir manuscrit doctoral inédit).

29 Al-Bakrī, *Description*, p. 148, Trad. p. 282.

montagnards, géographiquement, économiquement, socialement bien distincts des systèmes oasiens.<sup>30</sup>

Ainsi, l'État kharijite ne se serait pas développé *ex nihilo*, de surcroît dans un contexte aride et hostile, mais au cœur d'un foyer de peuplement déjà structuré socialement et économiquement. Le choix des terres filaliennes s'est sans doute imposé à la fois pour des raisons stratégiques d'isolement et d'éloignement par rapport aux autres grands foyers kharijites, mais également pour ses avantages environnementaux et humains déjà éprouvés. Il est dès lors plus aisé de comprendre l'arrivée et l'installation d'une communauté miknāsi, montagnarde et nomade – si tant est que les Miknāsa étaient réellement d'origine exogène et pas déjà anciennement établis dans la région – dans un contexte saharien dont elle ne maîtrisait ni l'environnement géographique, ni probablement les modes de vie. Si le fil de cette réflexion est déroulé jusqu'au bout, il est en outre possible de reposer la question d'un commerce, si ce n'est transsaharien du moins régional, à l'époque préislamique, dont la région aurait tiré, en plus de ses ressources agricoles, des revenus ou des avantages participant à la fixation humaine sur les bords du Ziz. Le pouvoir en place localement reposait ainsi peut-être également sur le contrôle de ces échanges, bien avant la mise en place des sociétés islamisées.<sup>31</sup>

## L'émergence du şufrisme sijilmāsien à la lumière du contexte régional

La naissance de Sijilmāsa n'a été jusqu'à présent que trop peu corrélée avec les mouvements religieux et politiques qui recomposent la société du Maghreb au VIII<sup>e</sup> siècle. Or, la mise en perspective de l'émergence du nouveau pouvoir filalien avec l'histoire des États plus septentrionaux n'est pas sans offrir une meilleure compréhension des enjeux affrontés par la toute nouvelle cité. Si l'on retient la date de 140/757–758 proposée par al-Bakrī comme date probable de la fondation

---

**30** Si Ziz n'a pu être formellement identifiée au cours de nos propres travaux, le site de Todgha, aussi mentionné par al-Bakrī comme étant un site historique au moins aussi ancien que Sijilmāsa, et voué au même sort que Ziz après la fondation de cette dernière, pourrait quant à lui avoir été découvert. Il se situerait aux abords immédiats de la plaine d'érosion du Tāfilālt. Seul un programme archéologique approfondi pourrait permettre de confirmer ou d'infirmer cette proposition.

**31** Un certain nombre d'arguments textuels et environnementaux auraient tendance à étayer cette proposition (voir manuscrit doctoral inédit).

de Sijilmāsa, cet événement suit de très peu la prise violente de Kairouan par les Warfajjūma, se réclamant du ṣufrisme. Ce fait d'armes mené au nom du kharijisme est beaucoup plus proche dans le temps que ne le sont la révolte de Tanger ou la Bataille des Nobles : l'essor de Sijilmāsa pourrait être ainsi considéré comme une forme de prolongement de cette nouvelle affirmation ṣufrite. Mais encore plus pertinente apparaît la relation suivante : de manière contemporaine est proclamé l'imamat ibadite de Tripolitaine qui, renforcé à la suite d'une nouvelle vague prosélyte, commence la conquête de la région sous l'autorité d'Abū 'l-Khaṭṭāb. Ce dernier ne tarde pas à chasser les Warfajjūma de la capitale ifriqiyenne (*safar* 141/juin-juillet 758), dans une reprise de la ville qui marque l'acte fondateur de l'ibadisme occidental en unifiant politiquement, et pour quelques années, la Tripolitaine et l'Ifriqiya. Ainsi, l'ibadisme s'affirme désormais non seulement comme une branche dogmatique de l'islam en Afrique du Nord mais également comme un puissant mouvement armé et une réelle force politique face à l'entité abbasside de Kairouan, objectif que les mouvements ṣufrites n'ont pu jusqu'alors atteindre, exception faite peut-être des Barghwāta atlantiques. Ainsi, cette victoire ibadite pourrait avoir constitué un facteur déclenchant dans l'organisation d'un pouvoir politique d'inspiration ṣufrite dans un territoire déjà intellectuellement acquis à cette branche de l'islam mais désormais galvanisé dans sa structuration étatique par l'émulation ibadite. La fondation de Sijilmāsa ne serait pas tant le reflet d'une histoire ascendante et triomphante du mouvement ṣufrite que celui d'une réaction d'orgueil, et de protection sans doute, face à la démonstration de force d'une entité rivale, mieux organisée et plus ambitieuse. Dans les mêmes mois est également proclamé l'imamat ṣufrite de Tlemcen qui participe à illustrer ce phénomène comparable de réponse en miroir, d'effet de symétrie, qu'incarne la réaction filālienne face aux revendications ibadites. En outre, la cristallisation de ce pouvoir méridional aurait pu bénéficier de l'afflux démographique soudain, sinon de Miknāsa, du moins de ṣufrites septentrionaux, mis sur les routes à l'issue des combats contre les forces de l'imamat d'Abū 'l-Khaṭṭāb et en quête d'une terre d'accueil : en renforçant ainsi le poids démographique des ṣufrites et de surcroît des populations allogènes dans le territoire filālien, la possible migration des années 140 participe à transformer les forces humaines en présence et, tout en préservant, provisoirement du moins, les autorités locales en place en les nommant à la tête du nouvel État, Sijilmāsa se prépare progressivement à un changement de régime.

La première rupture politique qu'annonce al-Bakrī avec la destitution violente de 'Īsā ibn Mazīd en 155/772 au profit d'Abū 'l-Qāsim Samgū coïncide également avec un événement majeur des mouvements ibadites et ṣufrites nord-africains. La gouvernance de 'Īsā s'est en grande partie tenue pendant une période de rapprochement progressif de tous les mouvements kharijites du Maghreb extrême,

forces ſufrites et ibadites confondues, ſuite notamment à la miſe en échec de l'imamat ibadite, malmené par la perte de Kairouan en 144/761 et la mort d'Abū 'l-Khaṭṭāb peu après. Ce rapprochement, né des difficultés communes, culmine en 151/768 avec une coalition des forces pour le long ſiège, finalement malheureux, de Ṭubna, diſputée à la puissance abbasside. Le mouvement, même diminué à l'issue de ce revers, ne ſe démobilise pas et finit par reprendre Kairouan au califat en 154/771. Le degré d'engagement de Sijilmāsa dans ce processus n'eſt pas connu mais l'État filālien paraît s'être largement tenu à l'écart des agitations plus ſeptentrionales, tandis que Tlemcen ſemble avoir représenté la principale force ſufrite engagée. Toujours eſt-il que la destitution de 'Iſā intervient peu de temps après la victoire kairouanaise (Kairouan ſera finalement reprise quelques mois plus tard par les Abbassides), à ce moment d'apogée unitaire entre ibadites et ſufrites favorable – en l'absence de luttes rivales et de menaces ſtructurelles –, à l'affirmation d'un clan, celui des Miknāsa, dont l'ascendant ſur les instances de déciſion de Sijilmāsa devait ſe renforcer depuis quelques temps. Le moment était ſans doute, en période de ſtabilité et de rayonnement intellectuel, propice à un renversement d'autorité, légitimé par la filiation orientale, réelle ou reſtituée, des Miknāsa, origines et filiations désormais célébrées depuis les succès kharijites face au califat. Le paradoxe d'une réſiſtance berbère face aux forces abbassides faite de référénts religieux et intellectuels issus du monde oriental, a ſans doute toujours tirailé les pouvoirs kharijites de l'Occident muſulman. Mais c'eſt certainement ſur cette multiplicité des valeurs culturelles qu'a pu ſ'asseoir et ſe renouveler l'autorité des élites Miknāsa de Sijilmāsa face aux détenteurs autochtones des valeurs élitaires locales. Mieux, la chute finale de Kairouan aurait pu encore drainer vers le ſud des populations allogènes vers le refuge kharijite que devait déjà représenter la ville – tout comme Tāhert eſt né du déplacement de populations ibadites vers l'ouest après la chute kairouanaise – et numériquement renforcer encore plus la branche partisane de Samgū, au détriment bien sûr du pouvoir indigène, d'origine rurale, et de ſurcroît peut-être noir. Dans ce contexte, la reconstitution de la filiation de Samgū avec 'Ikrima ſe comprendrait bien mieux, tout comme ſ'éclaire la mention chez al-Bakrī de l'intervention directe d'Abū 'l-Khaṭṭāb à Sijilmāsa dans la procédure de destitution de 'Iſā : cet événement reſte peu probable du fait que la mort d'Abū 'l-Khaṭṭāb intervient une décennie avant la destitution du gouverneur noir, mais il participe pleinement à une reconstruction hagiographique du mouvement et à ſon ancrage dans le référentiel oriental. Le changement de régime à Sijilmāsa, marqué par l'arrivée au pouvoir d'Abū 'l-Qāsim Samgū, entérine non ſeulement l'instauration d'un ſystème héréditaire à la tête de l'État, mais également un basculement des valeurs identitaires et culturelles, tout en préſervant le ſocle commun kharijite qui constitue le fondement de la création sijilmāsienne.

## L'émergence du fait urbain : de la fondation de l'État à la construction d'une ville

La date de 140/757–758, retenue pour la fondation de Sijilmāsa, désigne habituellement à la fois la date de structuration du pouvoir kharijite filālien et la date de construction de la ville. En effet, il est ordinairement retenu que la cité de Sijilmāsa, en tant que noyau urbain, a été bâtie sous la gouvernance de 'Īsā, époque à laquelle se cristallise une première trame urbaine, encore anarchique, puis connaît un développement continu sous Samgū. Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard, grâce à la volonté du troisième chef miknāsī, Abū 'l-Muntaṣir al-Yasa', second fils de Samgū monté sur le trône en 174/790–791, que la ville est entourée de murailles, permettant d'assurer la défense de la population dans une période où le souverain livre bataille pour l'expansion territoriale des possessions sijilmāsiennes.<sup>32</sup> C'est en effet à al-Yasa' que l'on attribue la soumission du Draa, et de ses mines, dans le cadre d'une politique beaucoup plus agressive du jeune État kharijite.<sup>33</sup> En plus des murailles, al-Yasa' passe pour avoir doté la ville d'une trame organisée en allotissant la cité, à l'image de Bagdad ou Kūfa, selon un schéma tribal, et donc pour avoir participé à la structuration urbaine du groupement humain.<sup>34</sup> En apportant à la ville des murailles et des quartiers fortement hiérarchisés, al-Yasa' confère à la cité un véritable statut de pôle politique, économique et culturel, où l'Orient reste omniprésent comme référent dans le processus d'affirmation de la ville filālienne.

Le décalage d'une cinquantaine d'années entre la date de fondation de la ville et la date de son emmurement n'a que peu été mis en exergue dans l'historiographie. Certes, un contexte militaire et territorial plus offensif peut justifier la mise en œuvre d'un système défensif pour la ville, tel que cela semble être le cas sous le règne d'al-Yasa' et sa politique expansionniste. Mais les menaces pesant sur Sijilmāsa étaient-elles suffisamment graves pour justifier de tels aménagements ? La ville encourrait-elle un risque majeur d'attaque ennemie ? D'un point de vue régional, rien n'est moins sûr : en effet, les états islamiques en pleine construction aux frontières du Tāfilālt ne semblent pas mener de politique particulièrement agressive en direction de ce pouvoir méridional durant le règne d'al-Yasa'. L'État ibadite de Tāhert, fondé aux alentours de 160/776, arrête

<sup>32</sup> Al-Bakrī, *Description*, éd. p. 148, 150, trad. p. 282, 286 ; Ibn al-Khaṭīb, *A'māl al-a'lām*, III, p. 142.

<sup>33</sup> P. Love, « The Sufiris of Sijilmāsa », p. 180 ; A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 250–251 ; M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, pp. 55–59, p. 114 ; M. I. 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 124.

<sup>34</sup> Al-Bakrī, *Description*, p. 148, trad. p. 282.

rapidement une politique pacifiste de cohabitation à l'égard de son voisin şufrite, avec lequel il est contraint de partager les mêmes routes commerciales vers le Sahara.<sup>35</sup> Cette entente diplomatique se concrétise par une alliance matrimoniale conclue par al-Yasa' et son contemporain 'Abd al-Wahhāb, fils d'Ibn Rustum, en vue de marier Midrār, héritier du trône sijilmāsien à la sœur de l'imam de Tāhert.<sup>36</sup> Ainsi, un temps du moins, les deux grands pouvoirs kharijites du Maghreb Extrême s'associent en une politique d'apaisement, qui au demeurant est commune à une partie du Maghreb en cette fin de VIII<sup>e</sup> siècle. Tāhert, et dans son giron la Tripolitaine, encerclent Kairouan qui, quoique reprise par les forces califales, demeure totalement isolée : est entériné un *statu quo*, une forme de paix, conclue peu de temps avant la mort d'Ibn Rustum aux alentours de 171/787-788, paix qui ne sera brisée qu'avec l'avènement aghlabide. À la même époque, c'est peut-être Fès qui constitue la principale menace pesant sur Sijilmāsa : quoique l'imamat d'Idrīs ait été proclamé dès 172/788-789, la progression territoriale vers le sud des Idrissides, ouvertement opposés aux pouvoirs kharijites environnants, ne se fait jour que quelques années près l'avènement d'Idrīs II, survenu en 187/803. C'est peut-être cette tension septentrionale qui pousse al-Yasa' hors du territoire habituel du Tāfilālt avec une expédition sur le Draa : le but en serait de protéger des terres jusqu'à présent associées économiquement de manière tacite à Sijilmāsa en l'absence de tout autre partenaire viable dans la région. Mais la nouvelle ambition idrisside aurait pu menacer l'autonomie du Draa avec des conséquences désastreuses sur l'économie filālienne. Ainsi, cette expédition kharijite dans l'Atlas ne traduirait-elle pas, plutôt qu'une ambition expansionniste de l'Etat şufrite, une volonté de protéger, y compris fiscalement, un pré carré, pourvoyeur d'une grande partie des ressources minières de la ville ? Si l'on retient cette hypothèse, il en apparaît en miroir que la politique sijilmāsienne du début du IX<sup>e</sup> siècle ne révèle pas d'agressivité particulièrement exacerbée envers ses voisins mais plus exactement une crainte face à la possibilité de perdre des alliances salutaires dans une opposition avec la puissance idrisside. Les monnaies idrissides frappées à Ziz,<sup>37</sup> où que soit localisée cette ville, en 179/795, soulignent bien le déploiement de la sphère d'influence de Fès vers le sud avant même ses campagnes militaires, et donc l'incapacité des Midrārides à contrôler un vaste territoire en dehors des zones sahariennes, ce qui contredit radicalement la description de la politique martiale d'al-Yasa'. De fait, ce sont davantage des menaces d'ordre économique que des intimidations de nature militaire qui

35 A. Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque midraride*, p. 274-275 ; M. Mellouki, *Sijilmāssa des origines à 668/1269*, p. 55-59, 151 ; 'Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 138-141.

36 Al-Bakrī, *Description*, p. 150, trad. p. 287.

37 D. Eustache, *Corpus des dirhams idrissites*, p. 142.

semblent peser sur Sijilmāsa – tandis que le Sūs fait pourtant l’objet d’expéditions idrissides entre 197/812 et 199/814–815 –, et la justification de la construction de murailles à cette occasion souffre de quelques limites.

Une autre proposition est avancée ici. Le pouvoir idrisside n’est effectivement peut-être pas étranger à l’emmuraillement de Sijilmāsa, mais pour d’autres raisons que celles de la menace militaire directe : la construction de la muraille est datée par al-Bakrī de 199/814–815, soit certes exactement au moment de l’expansion territoriale idrisside. Mais cette date de 199/814–815 suit également une série d’événements dont le rappel n’est pas inutile : une quinzaine d’années auparavant, en 184/800, les Aghlabides, nouvellement investis à Kairouan, érigent non loin de la capitale ifriqiyenne, la ville neuve et monumentale d’al-‘Abbāsiyya, bâtie à la gloire du califat de Bagdad et de ses nouveaux représentants en Occident musulman, partant à la reconquête d’une suprématie idéologique et politique malmenée au Maghreb. Huit ans plus tard, quelques années après son accession au trône de Fès, Idrīs II formule une réponse explicite aux tentatives hégémoniques des Aghlabides en dotant sa propre cité d’une ville neuve nommée al-‘Aliyya, en écho direct au titre de la nouvelle capitale ifriqiyenne, dans une logique d’escalade entre le pouvoir sunnite représentant le califat et le jeune et ambitieux État alide. Au sud de l’Atlas, quatre ans plus tard, al-Yasa’ aurait pu prendre part à cette surenchère architecturale afin de soutenir la foi kharijite, et son autonomie politique, face à l’ambition des deux autres mouvements maghrébins. Ainsi, l’emmuraillement de Sijilmāsa se justifierait davantage dans un contexte d’émulation politique et dogmatique que dans le cadre d’une réelle menace militaire et territoriale. C’est précisément sous le règne de Yasa’ que, aux dires d’al-Bakrī, une réaffirmation officielle du *ṣufrisme* est encouragée par le palais.<sup>38</sup> Corrélié avec les propos d’Ibn Khaldūn, cette assertion d’al-Bakrī se dote d’un sens nouveau, éminemment éclairant sur la position doctrinale de Sijilmāsa au IX<sup>e</sup> siècle : Ibn Khaldūn est le seul en effet à rapporter que, sous le règne d’Abū ‘l-Qāsim Samgū, le serment de vendredi (*khūṭba*) était prononcé au nom des califes abbassides, et ce en dépit de l’indépendance revendiquée, tant politique que dogmatique, depuis la fondation de l’État filālien.<sup>39</sup> Cet élément semble traduire la réalité d’une politique prudente de Sijilmāsa face à Kairouan, corroborée par ailleurs par l’absence de preuves documentant l’engagement de la cité dans les grands mouvements armés kharijites du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle face aux forces califales.<sup>40</sup>

<sup>38</sup> Al-Bakrī, *Description*, p. 150, trad. p. 286 ; Ibn ‘Idhārī, *al-Bayān*, I, p. 215 ; Ibn Khaldūn, *Kitāb al-‘Ibar*, VI, p. 130.

<sup>39</sup> Ibn Khaldūn, *Kitāb al-‘Ibar*, VI, p. 172 ; ‘Abd al-Rāziq, *Al-khawārij fī bilād al-Maghrib*, p. 120, 128–131.

<sup>40</sup> A. Ramsi, *Sijilmāssa à l’époque midraride*, p. 248.

Sous cet éclairage, la décision d'al-Yasa' au début du siècle suivant de « profes- ser ouvertement les doctrines de la secte ṣufrite » – expression au demeurant assez énigmatique d'al-Bakrī si l'on admet que le ṣufrisme était la doctrine officielle depuis le début de l'histoire sijilmāsienne – et le positionnement fort du souverain, par rapport à Kairouan d'abord et Fès ensuite, en commanditant la construction de murailles à Sijilmāsa, prennent sens. Il s'agit là d'un basculement politique majeur où al-Yasa' décide d'abandonner la *khūtba* au nom des Abbassides pour affirmer pleinement l'indépendance du ṣufrisme sijilmassien. La logique d'exacerbation doctrinale devient évidente et ce n'est dès lors plus contre un pouvoir local (noir et autochtone) ni même contre un dogme apparenté (l'ibadisme) que la cité se construit, mais en réaction à l'essor chiite et à la réaffirmation de la ligne abbasside au Maghreb. La (re)construction de la grande mosquée, également datée du règne d'al-Yasa' par al-Bakrī, s'explique également parfaitement dans ce contexte de regain religieux.<sup>41</sup>

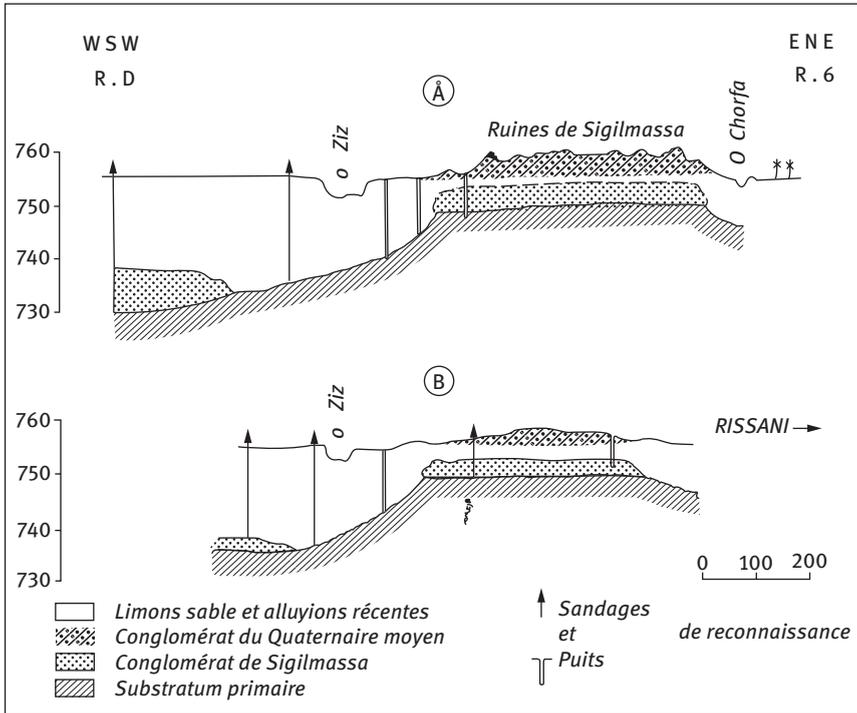
Mais plus encore, il est proposé ici que les murailles érigées en 199/814–815 à Sijilmāsa sont venues circonscrire non pas le noyau de peuplement en essor depuis le règne de 'Īsā ibn Mazīd mais une ville nouvelle, une fondation totalement séparée, transplantée à l'écart de la ville pionnière, et ce à l'image exacte d'al-'Abbāsiyya et d'al-'Aliyya. Al-Bakrī fournit à ce propos un indice éloquent dans son texte, d'ordre lexical : à l'issue de la construction de la muraille, al-Yasa' se serait « transporté / *irtaḥalla ilayhā* » – et ce choix sémantique n'est sans doute pas anodin – vers la ville ce qui suggère que les quartiers habituels du prince n'étaient précisément pas sur les lieux.<sup>42</sup> Est défendue ici l'hypothèse qu'al-Yasa', plus que d'emmurer une ville pré-existante pour la protéger d'un danger qui ne semble pas si immédiat, a décidé de construire une ville nouvelle, monumentale – et donc dotée de murailles, structurée et hiérarchisée –, dans laquelle il transporte le centre symbolique de l'État et le centre du pouvoir. Ce faisant, il abandonne une cité dans laquelle il résidait jusqu'alors, peut-être de fondation plus ancienne que l'État sijilmāsien lui-même, mais dont l'aspect anarchique, encore probablement rural et uniforme ne devait pas satisfaire les ambitions du souverain.<sup>43</sup>

D'un point de vue archéologique, cette thèse trouve quelques appuis : en effet, le principal tell de Sijilmāsa se situe sur un affleurement rocheux qui constitue une butte naturelle, l'une des rares à dominer la plaine du Tāfilālt, dont l'aspect est celui d'une vaste étendue limoneuse et plane (Fig. 12.4). À l'époque

<sup>41</sup> Al-Bakrī, *Description*, p. 148, trad. 283.

<sup>42</sup> *Ibid.* L'expression « *intaqala ilayhā* » est employée chez Ibn Khaldūn, *Kitāb al-'Ibar*, VI, p. 172.

<sup>43</sup> Pour un développement de l'argumentaire soutenant cette thèse voir C. Capel, « Sijilmāsa in the footsteps of the Aghlabids ».



**Fig. 12.4:** Schémas en coupe du profil géologique du substrat sous le tell archéologique de Sigilmāsa : A – au niveau de la « citadelle » ; B – au niveau de la route asphaltée (source : Margat, 1959, Fig. 2)

médiévale, le dénivelé constaté entre la ville et le reste de l'oasis était encore plus marqué, mais a depuis lors été atténué par l'accrétion des sols de culture.<sup>44</sup> Cette position topographique comprend des avantages stratégiques évidents d'un point de vue militaire (surveillance des alentours, défense naturelle) et agricole (noyau de peuplement en dehors des zones irrigables et cultivables), mais des considérations symboliques justifient certainement également cet emplacement : une domination physique du paysage, une importante visibilité des alentours participent aux effets emphatiques de mise en valeur de la cité. L'étymologie du toponyme Sijilmāsa – « dominant les eaux » – traduit bien cette position surélevée,<sup>45</sup> et c'est peut-être à l'époque d'al-Yasa' que la ville midrāride adopte

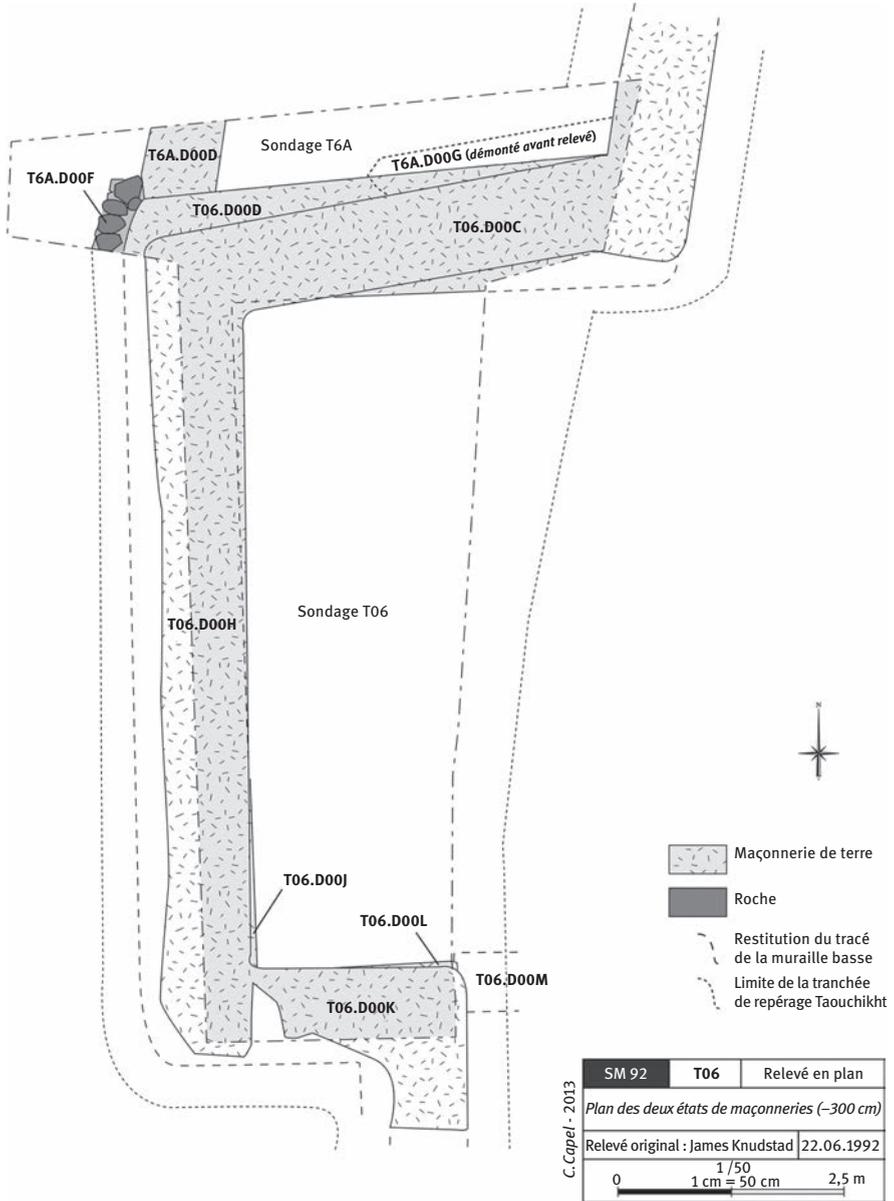
<sup>44</sup> J. Margat, « Note sur la morphologie du site de Sigilmassa », p. 255.

<sup>45</sup> L. Mezzine, « Sur l'étymologie du toponyme Sijilmassa », p. 24.

ce nom, éminemment lié à sa (nouvelle ?) position topographique. Les travaux du MAPS permettent de mettre en évidence plusieurs systèmes de murailles à Sijilmāsa, mais en l'état actuel de l'étude aucun ne semble pouvoir être attribué avec certitude à l'époque midrāride. Le principal système, et le mieux conservé aujourd'hui, est celui d'époque alaouite, construit en pisé, qui enceint la zone haute du tell, dite de la citadelle. Il représente une réduction tardive du périmètre urbain médiéval. Un autre important système de murs a été mis en évidence par l'archéologie tout le long du Ziz, et quoiqu'il n'ait pas été fouillé sur toute sa longueur, il a été identifié sur plus de 2500 m, sur un axe nord-sud, bordant la ville le long du cours d'eau (Fig. 12.5). Plus ancienne que la muraille alaouite, cette muraille « fluviale », également en pisé, a été entretenue pendant plusieurs siècles – en témoignent au moins deux phases de construction – et côtoie plusieurs niveaux d'occupation dont le plus ancien repéré est antérieur au XII<sup>e</sup> siècle. Il n'a toutefois pas été possible, par le simple recours à l'étude du mobilier ou l'obtention de datations absolues, de préciser la date de construction de cette structure. S'il est ainsi difficile d'établir une attribution midrāride à cette muraille, il demeure que la construction en question présente un aspect surprenant dans un contexte défensif : les murs ne dépassent pas 80 à 100 cm d'épaisseur (contre 1,5 à 2 m pour la muraille alaouite), et ce qui avait été identifié comme « tours » par le MAPS s'apparente davantage à des redents de la maçonnerie qu'à de véritables bastions épaulant des courtines (Fig. 12.6). Ces décrochements simples devaient, vus de l'extérieur, prendre l'aspect de massifs pleins, mais il ne s'agissait que de renforcements en creux ménagés à l'intérieur de la muraille, sans système



**Fig. 12.5:** Dégagement superficiel de la ligne de digue d'origine midrāride protégeant la ville de Sijilmāsa de l'oued Ziz (à gauche) réalisé par Lahcen Taouchikht en 1990 (cliché archives du MAPS – 1992)



**Fig. 12.6:** Relevé d'une portion de la muraille-digue fouillée sur la rive orientale du Ziz : il fait apparaître les deux états successifs d'un des redents de maçonnerie qualifiés de « tower » par le MAPS (Chloé Capel d'après un document du MAPS de 1992)

défensif associé (planchers, meurtrières). La pertinence poliorcétique d'un tel aménagement en paraît dès lors limitée et de fait, cette muraille mise en évidence sur les bords du Ziz est une installation plus symbolique que réellement protectrice dans un contexte militaire. En réalité, l'emplacement et la morphologie de cette muraille permettent d'avancer avec une très bonne certitude qu'il s'agit là, non pas d'un mur de défense militaire, mais d'une digue de protection contre les crues du Ziz. Cette fonction, confirmée par la découverte en fouille de systèmes de soubassements parementés en moellons protégeant les faces extérieures – et celles-là seules – de ces constructions, constitue un indice de datation supplémentaire. Il est en effet difficile d'envisager l'existence de la ville de Sijilmāsa au bord du dangereux Ziz sans la protection offerte par cette digue, et il est donc très probable que cet aménagement date de la fondation midrāride de la cité. Le texte d'al-Bakrī pourrait confirmer, et même affiner, cette datation : lorsqu'il rapporte la construction de la muraille de Sijilmāsa à l'initiative d'al-Yasa', ne précise-t-il pas que cette muraille, remarquable dans sa conception, est dotée de puissants soubassements en moellons ? Il s'agirait là d'une description fidèle non pas de la « muraille » de Sijilmāsa, mais de sa digue, monument suffisamment impressionnant pour avoir marqué l'esprit des visiteurs. Cette structure, datée de 199/814–815 par l'auteur andalou, pourrait donc permettre également de dater l'installation de la ville à cet emplacement. Elle soutiendrait l'hypothèse d'une ville nouvelle érigée dans les premières années du IX<sup>e</sup> siècle.

## Une ville kharijite : premiers éléments archéologiques de la Sijilmāsa midrāride

Même s'ils sont peu nombreux, au regard de l'ampleur du tell principal de Sijilmāsa, plusieurs éléments archéologiques issus des travaux du MAPS peuvent être attribués avec certitude à la période midrāride. Ces découvertes se révèlent être d'une grande valeur car elles sont les premières à documenter matériellement la période haute de l'histoire de Sijilmāsa. Ces niveaux anciens sont principalement apparus en deux points du site archéologique, relativement éloignés l'un de l'autre : le premier au cœur du périmètre de la « citadelle », sur l'un des points hauts du site, le second, à 400 m plus au sud, sur une autre éminence du gisement, dans le quartier aujourd'hui appelé du « château d'eau ». Dans le secteur de la citadelle ont été mises au jour deux constructions, dont seuls quelques mètres carrés ont pu être fouillés – en raison de la stratégie de fouilles en sondages réduits qui avait été adoptée. Ils ont néanmoins révélé des aménagements soignés laissant entendre un statut social privilégié des habitants.

Ces constructions ont été identifiées comme des maisons et prouvent l'existence, sinon de grandes demeures, du moins d'un habitat d'élite, au cœur de la trame urbaine. Cette assertion pourrait s'accorder avec la description d'al-Bakrī qui évoquait de belles maisons entourées de jardins au sein même du périmètre urbain de Sijilmāsa. La maison qui demeure la mieux documentée se situe sur le rebord sud du plateau de la citadelle : cet édifice, en partie dégagé seulement, présente un plan à cour sur laquelle s'ouvrait, par une baie géminée, une pièce tripartite à alcôves et sans doute également d'autres pièces disposées autour de cet espace à ciel ouvert. Au dos de ce premier bloc, une seconde cour, un peu plus vaste, pourrait se situer au cœur d'une zone vouée aux activités domestiques, avec foyers et espaces de travail (Fig. 12.7). La lecture de cette structure demeure difficile, car perturbée par plusieurs fosses de rejets postérieures et endommagée par les constructions immédiatement établies sur ses ruines. Il est ainsi délicat de pousser plus loin l'interprétation de cette maison. Elle est néanmoins formellement datée par <sup>14</sup>C des VII<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècles, donc de l'époque midrāride, qu'il est proposé de réduire, au regard de la démonstration précédente, aux seuls IX<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècles.<sup>46</sup> Les fosses de rejets, creusées à l'occasion des constructions plus tardives, contenaient de nombreux matériaux de destruction provenant des élévations de cette maison ancienne. Plusieurs fragments de plâtres peints y ont été recensés, tombés du dernier état de rénovation de cet édifice, assez sûrement datable du courant du X<sup>e</sup> siècle : ils sont les premiers à témoigner d'un art du décor architectural midrāride. Dans la seconde maison, située à une cinquantaine de mètres à l'ouest de la première, mais dont le plan n'est pas connu puisque seuls quelques mètres carrés de cet espace ont été inclus dans un sondage, les mêmes types de fragments de plâtres décorés ont été mis au jour dans les mêmes niveaux de destruction. En nombre beaucoup plus important, ils permettent de préciser les grandes caractéristiques de ces productions et confirment une homogénéité stylistique et une conception sans doute contemporaine de ces deux programmes décoratifs. L'étude de ces plâtres souligne le caractère éminemment original de ces panneaux peints, malheureusement très fragmentaires, faits de motifs géométriques, de bandeaux perlés et de rosaces, se détachant en un fin trait bleu sur le fond clair des supports (Fig. 12.8). Des rehauts de couleurs vives (jaunes et rouges principalement) ponctuent quelques-unes de ces compositions. Plusieurs fragments se distinguent des autres par le recours à un décor épigraphique mettant en œuvre des inscriptions coraniques à la graphie géométrique à trait double et par une exécution légèrement différente, sans doute le fait d'un

<sup>46</sup> Datations <sup>14</sup>C obtenues sur deux fragments de cette série. Fragment 1 : 1250 +/- 60 BP soit 657-939 AD (intervalle de probabilité à 2σ). Fragment 2 : 1280 +/- 40 BP soit 657 – 864 AD (intervalle de probabilité à 2σ).

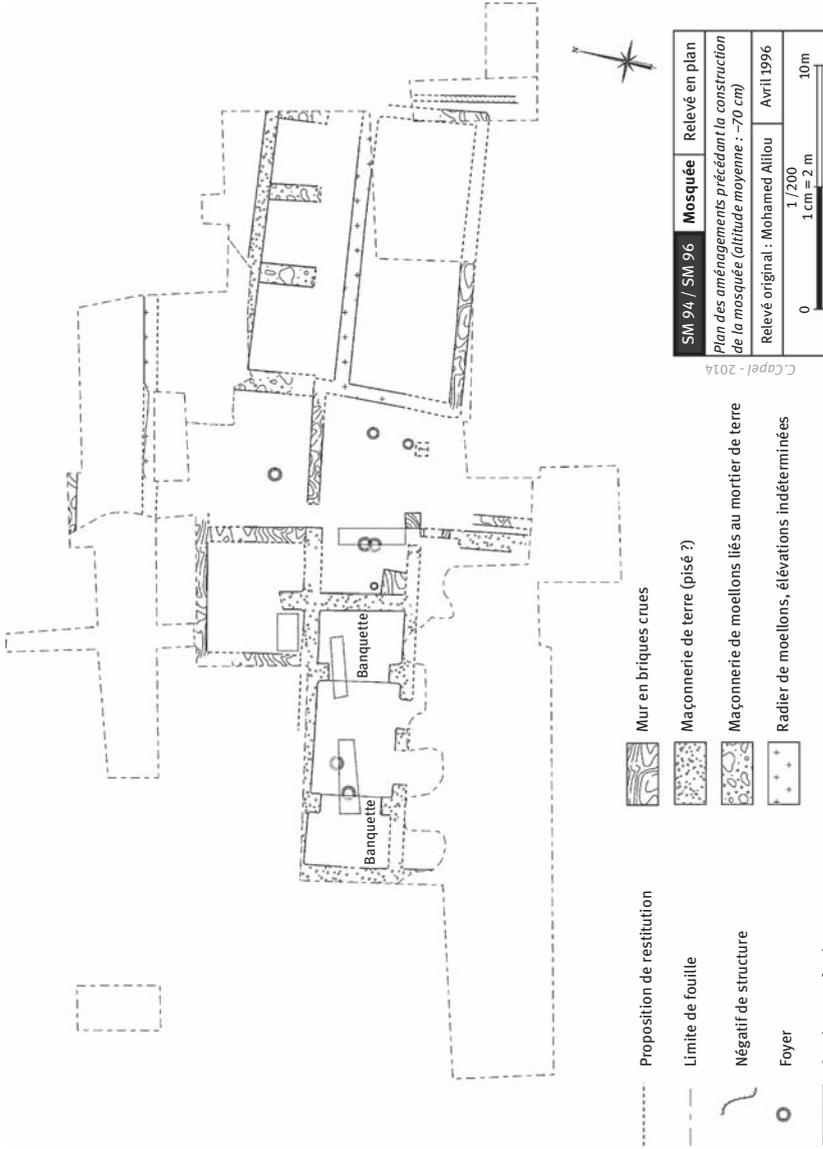


Fig. 12.7: Plan de la structure domestique midrāride dite « maison à alcôves » (Chloé Capel d'après un document du MAPS de 1996)

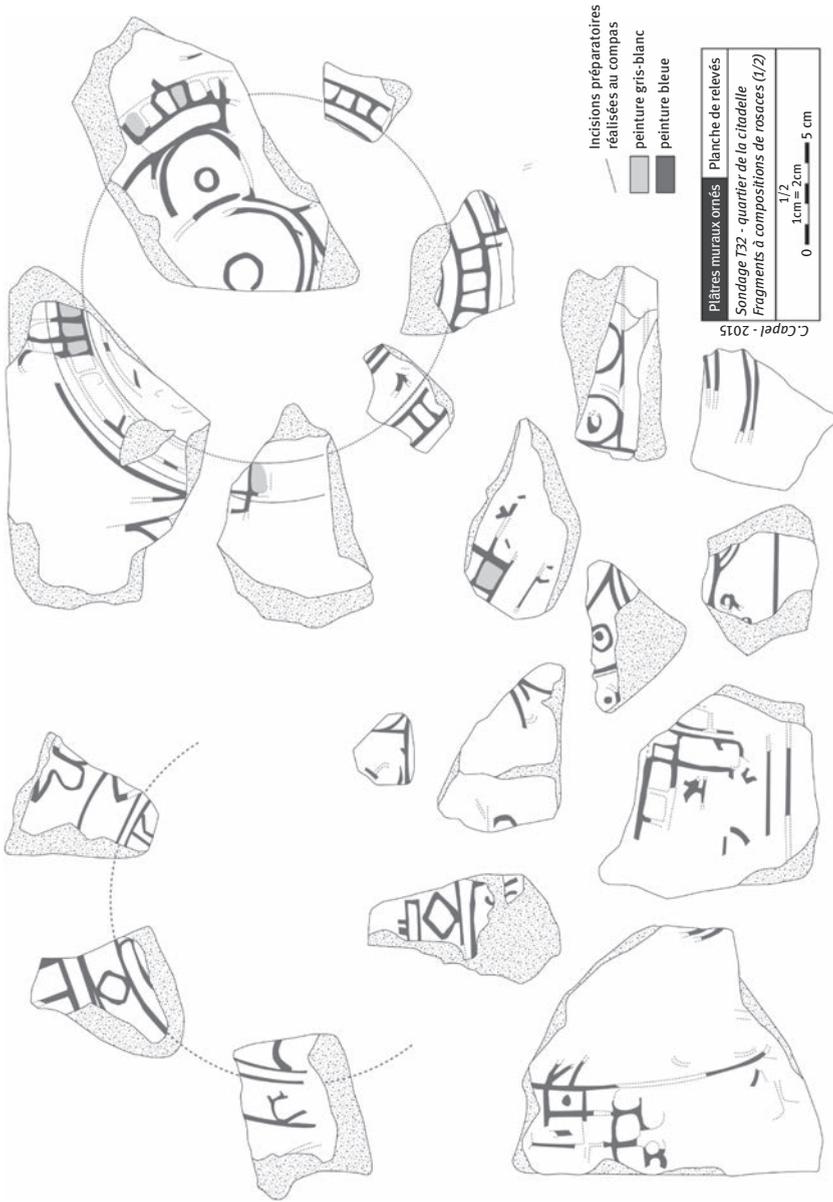


Fig. 12.8: Plancher de relevés d'une série de fragments de plâtres ornés de motifs peints (Chloé Capel)

artisan lettré spécialisé dans ce type de décor. Ces décors épigraphiques prenaient place au milieu des panneaux à motifs géométriques dans des cercles laissés vierges et spécifiquement dédiés à cet usage (Fig. 12.9). Le style de l'ensemble de ces panneaux n'est pas comparable aux autres productions de décor architectural contemporaines connues au Maghreb et en al-Andalus (mosquée des Andalous, mosquée de Cordoue, mosquée de Kairouan...). Il suggère un isolement artistique de la ville de Sijilmāsa en dépit de ses nombreuses connexions économiques. Un ultime élément de décor s'avère également unique, et dans un état de préservation exceptionnel : il s'agit d'un panneau en bois peint également extrait des fouilles de cette maison à alcôves (Fig. 12.10). Ce panneau, de cinquante centimètres de



**Fig. 12.9:** Fragment de plâtre orné d'un motif épigraphique coranique peint, d'époque midrāride, provenant des fouilles de la « maison à alcôves ». Longueur : environ 20 cm (cliché Chloé Capel, 2011)



**Fig. 12.10:** Panneau de bois à décor peint d'époque midrāride, provenant des fouilles de la « maison à alcôves ». Longueur : 50 cm (cliché Chloé Capel, 2011)

long, est un fragment d'un décor probablement plus grand où se développent des registres de carrés sur pointe et de cercles enfermant des motifs losangiques et triangulaires et cernés par des bandes de chevrons, le tour se déployant en un tapis continu d'ornements. Les éléments sont peints à l'aide de traits fins noirs soulignés par des plages de couleur claire se détachant du fond brut de la planche de bois. Le contexte d'utilisation de ce panneau était probablement celui d'un plafond venant surmonter les alcôves de réception, entièrement peintes sur leurs murs par les décors précédemment décrits. Il n'a pas non plus été trouvé d'équivalent artistique à ce plafond de Sijilmāsa.

## Bilan historique et archéologique

Le bilan de la réflexion présentée ici peut être rapidement dressé : grâce à la reprise attentive de la principale source textuelle de connaissance de l'histoire midrāride, le *Kitāb al-Masālik wa-l-Mamālik* d'al-Bakrī, et à l'exploitation des premiers éléments archéologiques issus des fouilles maroco-américaines de Sijilmāsa, il devient possible de dresser une trame renouvelée du premier siècle sijilmassien. Il apparaît que l'histoire de la ville et de l'État kharijite ne peut se comprendre qu'à la lumière des événements régionaux, et notamment de l'histoire des mouvements kharijites : le pouvoir à Sijilmāsa ne s'est sans doute pas constitué rapidement, de manière linéaire et inexorable par le biais du seul prosélytisme religieux, mais sans doute de manière beaucoup plus progressive avec une intégration de la jeune communauté kharijite à l'organisation sociale et tribale locale, dans une région déjà structurée politiquement ; cette construction s'est déroulée sur une période d'environ trente ans, soit une génération, avant que ne soit renversé le système ancien permettant une évolution dynastique de l'État ; l'affirmation progressive du pouvoir miknāsī au Tāfilālt, au détriment d'une forme d'autorité autochtone, est sans doute soutenue dans un premier temps par la rivalité exacerbée avec l'imamat ibadite, puis dans un second temps par l'alliance des deux mouvements face à l'ennemi commun abbasside, en s'appuyant sur la construction de filiations orientales écartant ainsi définitivement les populations locales des sphères du pouvoir ; des mouvements migratoires en provenance du nord et consécutifs aux défaites kharijites ont pu soutenir cette transformation ; après un demi-siècle de consolidation, l'État filālien en pleine stabilisation pourrait être à l'origine de la fondation d'une ville nouvelle, Sijilmāsa, résultat d'une décision politique éminemment symbolique et militante tandis que la première concentration urbaine, développée sur un site proche, peut-être d'origine pré-islamique, aurait été abandonnée, ou intégrée à la nouvelle fondation ; alors que la politique

militaire et territoriale filālienne semble avoir été plus dans le compromis que dans l'affrontement, al-Yasa' prend la décision forte, à la fin de son règne, d'ériger sa ville au même rang que les grands États septentrionaux que sont la Fès idrisside et la Kairouan aghlabide, dans un contexte fortement tributaire des politiques menées au nord des Atlas ; en réaffichant des positions résolument şufrites et en faisant sortir de terre une cité dont l'urbanisme pourrait avoir affiché de fortes réminiscences orientales – faut-il y voir ici la raison pour laquelle Ibn Ḥawqal compare Sijilmāsa à Kūfa<sup>47</sup> –, le quatrième souverain fait entrer Sijilmāsa dans la grande histoire. C'est ainsi que toute la stratégie étatique midrāride semble avoir été influencée par les événements politiques majeurs du Maghreb, auxquels la cité ne semble toutefois jamais prendre une part active même si elle en subit toute une série de répercussions indirectes. Cette étude prouve encore une fois qu'il est toujours possible de renouveler la lecture des textes « classiques » et que le potentiel archéologique de Sijilmāsa n'est encore qu'à peine exploité.

## Sources

- Al-Bakrī, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. et trad. William Mac Guckin de Slane, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1965.
- Ibn 'Idhārī, *Al-Bayān al-mughrib fī akhbār al-Andalus wa 'l-Maghrib*, éd. S. Colin et E. Lévi-Provençal, Beyrouth, Dār al-Taḳāfat, 1983.
- Ibn Abī Zar', *Al-Anīs al-muṭrib bi rawḍ al-qirṭās*, éd. M. Benmansour, Rabat, Dār al-Mansūr lil-tibā 'at wa-l-warāqat, 1972.
- Ibn al-Khaṭīb, *A'māl al-a'lām*, A. al-'Abbādī et M. al-Kattānī, Casablanca, Dār al-kitāb, 1964.
- Ibn al-Khaṭīb, *Mi'yār al-ikhtiyār fī dhikr al-ma'āhid wa al-diyār*, M. Chabana, Marrakech, Matba'at al-aqdāl, 1977.
- Ibn Ḥawqal, *Şūrat al-'arḍ*, Beyrouth, Dār Maktabat al-ḥayāt, 1992.
- Ibn Khaldūn, *Kitāb al-'ibar*, Beyrouth, Dār al-fikr, 1981, 7 vol.
- Kitāb al-Istibşār fī 'ajā'ib al-amşār*, éd. 'Abd al-Ḥamīd Sa'd Zaghlūl, Alexandrie, Université d'Alexandrie, 1985.

## Bibliographie

- 'Abd al-Rāziq, Maḥmūd Ismā'īl, *Al-khawārij fā bilād al-Maghrib ḥattā muntaşaf al-qarn al-rābi' al-Hijrī*, Casablanca, Maktabat al-Ḥurriyah al-Ḥadītha, 1985.
- Amblard-Pison, Sylvie, « Villages et territoires villageois néolithiques d'une zone refuge au Sahara méridional », dans Georgia Kourtessi-Philippakis et René Treuil (éd.), *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 169–179.

<sup>47</sup> Ibn Ḥawqal, *Şūrat al-'arḍ*, p. 90.

- Bokbot, Youssef, Onrubia-Pintado, Jorge, Saleh Ahmed, « Néolithique et protohistoire dans le bassin de l'Oued Noun (Maroc présaharien). Quelques données préliminaires », dans *Actes du premier colloque de préhistoire maghrébine. Tamanrasset 5–7 novembre 2007*, Alger, Centre National de Recherches Préhistoriques Anthropologiques et Historiques, 2011, t. II, p. 305–321.
- Capel, Chloé, « Sijilmasa in the footsteps of the Aghlabids: the hypothesis of a ninth century new royal city in Tafilalt Plain (Morocco) » dans Glaire Anderson, Corisande Fenwick et Mariam Rosser-Owen (éd.), *The Aghlabids and their Neighbors: Art and Material Culture in 9th-century North Africa*, Leyde-Boston, Brill, 2018, p. 531–550.
- Capel, Chloé, « At the dawn of Sijilmasa: new historical focus on the process of emergence of a Saharan state and a caravan city », dans David Mattingly, *et alii* (éd.), *The Transsaharan Project: Urbanisation and State Formation*, Londres, Libyan Society, à paraître.
- Chelhod, Joseph, « Qayn », dans *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., Leyde, E. J. Brill, 1978, vol. IV, p. 819.
- Dastugue, Henri, « Quelques mots au sujet de Tafilet et de Sidjilmasa », *Bulletin de la Société de Géographie*, 13, 1867, p. 337–380.
- Dieterlen, Germaine, « Contribution à l'étude des forgerons en Afrique occidentale », *Annuaire 1965–1966 de l'École Pratique des Hautes Études, Section des sciences religieuses*, t. 73, 1964, p. 3–28.
- Eustache, Daniel, *Corpus des dirhams idrisites et contemporains : collection de la Banque du Maroc et autres collections mondiales, publiques et privées*, Rabat, Banque du Maroc, 1970.
- Fili, Abdallah, Messier, Ronald, « La céramique médiévale de Sijilmasa », dans Charalampos Bakirtzis (éd.), *VII<sup>e</sup> congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée – Thessaloniki 11–16 oct. 1999*, Athènes, Ministère de la Culture, 2003, p. 689–690.
- Heusch, Luc, « Le symbolisme du forgeron en Afrique », *Reflets du monde*, 10, 1956, p. 57–70.
- Levtzion, Nehemia, *Ancient Ghana and Mali*, London, Methuen, 1973.
- Lightfoot, Dale, Miller, James, « Sijilmasa: The Rise and Fall of a Walled Oasis in Medieval Morocco », *Annals of the Association of American Geographers*, 86–1, 1996, p. 78–101.
- Love, Paul, « The Sufiris of Sijilmasa: towards a History of the Midrarids », *Journal of North African Studies*, 15–2, 2010, p. 173–188.
- Margat, Jean, *Mémoire explicatif de la Carte hydrogéologique au 1:50.000<sup>e</sup> de la plaine du Tafilalt*, Notes et Mémoire du Service Géologique, 150 bis, Rabat, Éditions du Service Géologique du Maroc, 1962.
- Margat, Jean, « Note sur la Morphologie du Site de Sigilmassa (Tafilalt) », *Hespéris* 45–46, 1959, p. 254–60.
- Margat, Jean, Camus A., « La nécropole de Bouïa au Tafilalt », *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, 3, 1958–59, p. 63–74.
- Mellouki Mohamed, *Contribution à l'histoire des villes médiévales du Maroc : Sijilmâssa des origines à 668/1269*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université Aix-Marseille, Aix-en-Provence, 1985.
- Messier, Ronald, « The transformation of Sijilmasa », *Studi Magrebini*, 4, 2006, p. 247–257.
- Messier, Ronald, « The Grand Mosque of Sijilmasa: the Evolution of a Structure from the Mosque of ibn Abd Allah to the Restoration by Sidi Mohammed ben Abdallah », dans Mohammed Hammam (éd.), *L'Architecture de Terre en Méditerranée*, Colloques et Séminaires, 80, Université Mohammed V, Rabat, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1999, p. 287–296.

- Messier, Ronald, « Sijilmāsa: Five Seasons of Archaeological Inquiry by a Joint Moroccan-American Mission », *Archéologie Islamique*, 7, 1997, p. 61–92.
- Messier, Ronald, « Le plan de Sijilmāsa révélé par GIS », dans *Actes des Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine*, Rabat, SMAP, 1997, p. 99–107.
- Messier, Ronald, « Sijilmāsa : l'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Ouest de l'Afrique », dans Mohammed Hammam (éd.), *L'Occident Musulman et l'Occident Chrétien au Moyen Age*, Rabat, Publications de la Faculté des Lettres, 1995, p. 181–96.
- Messier, Ronald, « Local Economy and Long Distance Trade in Medieval Sijilmāsa », *Usur al-Wusta*, April, 1, 1993, p. 1–9.
- Messier, Ronald, Fili, Abdallah, « The earliest ceramics of Sijilmāsa », dans Patrice Cressier, Elisabeth Fentress (éd.), *La céramique maghrébine du haut moyen âge (viii<sup>e</sup>–x<sup>e</sup> siècles) : état des recherches, problèmes, et perspectives*, Rome, École Française de Rome, 2011, p. 129–146.
- Messier, Ronald, Fili, Abdallah, « La ville caravanière de Sijilmāsa du mythe historique à la réalité archéologique », dans *La ciudad en al-Andalus y en el-Maghreb – Algeciras 26–28 de noviembre de 1999*, Grenade, Fundación El Legado Andalusi, 2002, p. 501–510.
- Messier, Ronald, Mackenzie, Neil, « Archaeological survey of Sijilmāsa, 1988 », *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, 18, 1998, p. 267–288.
- Messier, Ronald, Mackenzie, Neil, « Sijilmāsa: an archaeological study – 1992 », *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, 19, 2002, p. 257–292.
- Messier, Ronald, Miller, James, *The Last Civilized Place : Sijilmāsa and its Saharan Destiny*, Austin, University of Texas Press, 2015.
- Mezzine, Larbi, « Sur l'étymologie du toponyme Sijilmāsa », *Hespéris*, 22, 1984, p. 19–25.
- Miller, James, « The interconnections of Sijilmāsa, Ghana and the Almoravid movement », *Journal of North African Studies*, 6, 2001, p. 29–58.
- Miller, James, « La viabilité de l'environnement dans les oasis du Tafilalet : de l'ancienne Sijilmāsa au Tafilalet d'aujourd'hui », dans Abdellatif Bencherifa, Will Swearingen (éd.), *L'Afrique du Nord face à la menace écologique*, Rabat, Publication de la Faculté des Lettres, Université Mohamed V, 1995, p. 3–19.
- Miller, James, « Sustained Past and Risky present : The Tafilalet oasis of Southeastern Morocco », dans Abdellatif Bencherifa, Will Swearingen (éd.), *The North African Environment at Risk*, Oxford, Westview Press, 1996, p. 55–69.
- Pellat, Charles, « Banū Midrār », *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., Leyde, E. J. Brill, 1960, vol. I., p. 1037.
- Rachewiltz Boris de, « Missione etno archeologica nel Sahara Maghrebino. Rapporti preliminari », *Africa : Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente*, 27 (4), 1972, p. 519–568.
- Ramsi, Ahmed, *Prosélytisme kharedjite et commerce transaharien. Le cas de Sijilmāsa à l'époque midraride*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université Paris 8, Paris, 2001.
- Ruhlmann, Armand, *Recherches de préhistoire dans l'extrême sud marocain*, Rabat, Publications du Service des Antiquités du Maroc, 5, 1939.
- Schacht, Joseph, « 'Ikrima », dans *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., Leyde, E. J. Brill, 1971, vol. III, p. 1081.
- Taouchikht, Lahcen, *'Umrān Sijilmāsa, dirāsa tārikhiyya wa athariyya*, Casablanca, Publications du Ministère des Habous du Maroc, 2008.
- Taouchikht, Lahcen, *Étude ethno-archéologique de la céramique du Tafilalet (Sijilmāsa), état de question*, thèse de doctorat, Université de Provence, Aix Marseille I, 1989, 2 vols.

Taouchikht, Lahcen, « Aspect monumental de Sijilmassa », dans Mohammed Hammam (éd.), *L'Architecture de Terre en Méditerranée*, Colloques et Séminaires, 80, Université Mohammed V, Rabat, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1999, p. 237–61.

Taouchikht, Lahcen, « La céramique médiévale de Sijilmassa, approche générale », dans *Actes du 5<sup>e</sup> colloque sur la céramique médiévale en Méditerranée occidentale*, Rabat, INSAP, 1995, p. 227–237.